

FOCUS

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES DE CHÂTELLERAULT



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE
DIRE



SOMMAIRE

5 HISTOIRE ET ARCHITECTURE

17 GLOSSAIRE

18 LE CARILLON

22 DES RÉPARATIONS AUX RESTAURATIONS : LES 20^E ET 21^E SIÈCLES

Au cœur de la ville de Châtelleraut, à proximité du célèbre pont Henri-IV, se dresse l'église Saint-Jacques. Édifiée dès le 11^e siècle, elle a pu accueillir des générations de Châtelleraudais aux côtés de pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Tandis que le monument atteindra dans quelques décennies son millénaire d'existence, son apparence actuelle est bien plus récente, car due aux grandes campagnes de travaux du 19^e siècle. Cette quasi-reconstruction dans un style néo-roman en fait un exemple remarquable et révélateur des idées d'Eugène Viollet-le-Duc. Le carillon, classé monument historique, ajoute au caractère exceptionnel de l'ensemble.

Alors qu'en ce début du 21^e siècle se concrétise une nouvelle restauration de l'église, l'enjeu à travers cet écrit est d'appréhender et de percevoir l'héritage des siècles précédents et expliquer comment cet édifice médiéval incarne les doctrines de restauration du 19^e siècle.

Couverture :
Façade de l'église Saint-Jacques
Tour nord de l'église : le carillon

Page précédente :
Vue de Châtelleraut au XVIII^e siècle, dessin par Tavernier de Jonquières
(Ajout d'une loupe qui indique la position de l'église de Saint-Jacques)

HISTOIRE ET ARCHITECTURE

CHÂTELLERAULT ET SES ÉGLISES AU CŒUR DU MOYEN ÂGE ROMAIN : ENTRE DÉVELOPPEMENT URBAIN ET RELIGIEUX

Malgré une occupation humaine médiévale antérieure, la création de Châtellerault date, selon la tradition, de 952. Un pont en bois, reconstruit en pierre vers 1060, relie les deux rives de la Vienne. La ville, avec son château, ses foires et ses lieux de cultes, est close de murs. Elle s'implante sur un axe nord-sud, rive droite de la Vienne. Un faubourg se développe sur la rive gauche. Alors que les églises Saint-Jacques — au sud — et Saint-Romain — au nord — sont à l'abri des murailles, Saint-Jean-Baptiste est encore hors les murs.

Constituant le cœur du Moyen Âge, les 11^e et 12^e siècles sont marqués par la généralisation de la pierre comme principal matériau de construction en lieu et place du bois. C'est à cette époque que les édifices religieux et, simultanément, les paroisses de la ville se fixent : Saint-Romain (1060-70), Saint-Jacques (1066), Notre-Dame (1087-88), Saint-Jean-Baptiste (1097-1100).

Deux phénomènes majeurs s'inscrivent aussi dans cette période et expliquent la



2

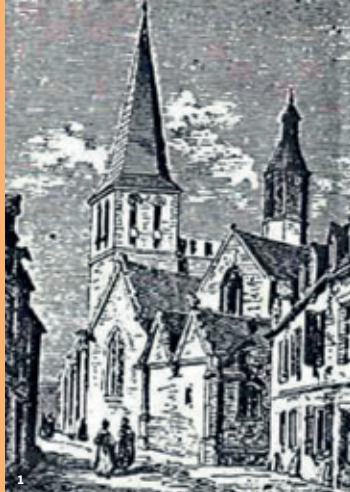
genèse et l'apparence de l'église Saint-Jacques : la multiplication des églises de pèlerinage et le parti architectural de la **façade harmonique**. L'emplacement géographique de Châtellerault joue ici un rôle important. Elle est située entre deux grosses haltes du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, où se trouvent les tombeaux de saint Martin à Tours et de saint Hilaire à Poitiers. Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques, écrit par Aimeri Picaud et publié au 12^e siècle, fait d'ailleurs référence à l'église Saint-Jacques comme une étape du pèlerinage.

1. Statue de saint Jacques

2. Décor de l'archivolte de l'entrée

1. Représentation des deux anciennes tours. Vue de l'est, depuis la rue Saint-Jacques

2. Graffiti présumé de l'église Saint-Jacques, sur une paroi intérieure du pont Henri IV. Vue de l'ouest depuis la Rue Sully



L'ÉGLISE MÉDIÉVALE, CETTE QUASI-INCONNUE

Le parti architectural de la façade occidentale est représentatif de l'art roman en Poitou : façade étagée sur deux niveaux et divisée, sur la partie basse, en trois parties grâce à des contreforts. Il est difficile de déterminer si la façade d'origine disposait, comme aujourd'hui, de hautes tours encadrant la partie centrale formant une **façade dite harmonique**. Deux tours existaient bien avant la restauration du 19^e siècle, mais leurs parties supérieures étaient différentes et leurs datations exactes restent inconnues. Au moment de la construction de Saint-Jacques au 11^e siècle, des exemples de façades harmoniques viennent d'être achevés dans d'importants édifices en France, à l'image des églises de la Trinité et de Saint-Étienne à Caen. Mais les modèles plus proches, comme Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, ne présentent pas de tours d'une telle grandeur. Le monument adopte un plan en croix latine (43 m de long par 15 m de large) avec transept droit et abside en hémicycle. Ses baies sont en plein cintre. Une tour, dont la souche est encore visible dans les combles, s'élevait originellement à la croisée.

Qu'en est-il de la statuaire, de l'ornementation ? Y avait-il des polychromies, si caractéristiques de l'art roman ? Difficile à dire. L'apparence actuelle de l'édifice est due à l'importante restauration du 19^e siècle qui n'a laissé aucune trace des décorations antérieures. Bien que ces travaux soient très documentés, le relevé des façades primitives a disparu, au même titre que les photographies qui auraient pu être prises avant les modifications.

Qu'est-il donc arrivé à l'église Saint-Jacques entre sa consécration et la grande restauration du 19^e siècle ? L'incendie des archives lors de l'attaque de Châtellerault par les protestants en 1569 a fait disparaître la plupart des sources écrites. Celles qui demeurent révèlent que les paroisses de Saint-Jacques et de Notre-Dame sont considérées comme les plus prospères de la ville. Notre-Dame profite de l'intensification du culte de la Vierge Marie à partir du 13^e siècle et devient le lieu de culte privilégié lors des visites royales, notamment au 16^e siècle. Saint-Jacques bénéficie de sa position centrale près du port fluvial et du pont. Elle est fréquentée par les seigneurs locaux, les

riches mariniers, négociants et industriels. La popularité grandissante de saint Jacques, dont la découverte du corps au 9^e siècle donne lieu au pèlerinage de Compostelle, contribue aussi largement à son attractivité. C'est d'ailleurs lors de son pèlerinage à Compostelle que le duc Guillaume X d'Aquitaine, époux d'Aéonor de Châtellerault et père d'Aliénor d'Aquitaine, décède en 1137. L'église est, à cette époque, bien entretenue, avant d'être embellie et agrandie au cours des siècles suivants par l'ajout d'une cloche en 1408, d'une baie sur la façade occidentale et de trois chapelles latérales au 16^e siècle.

DANS LA TOURMENTE DES GUERRES DE RELIGION...

Le séjour de Calvin à Poitiers en 1534 contribue à faire du Poitou une province où le protestantisme se répand. La seconde moitié du 16^e siècle est troublée par les conflits entre catholiques et protestants qui affectent la ville. À mesure que le protestantisme croît, les affrontements se multiplient. L'édification entre les deux tours de l'église Saint-Jacques d'un haut mur percé de canonnières est nécessaire. Un graffiti situé dans le pont Henri-IV semble témoigner de cette fortification et d'un siège autour du monument. En 1569, la ville de Châtellerault n'a qu'une défense catholique faible, de l'ordre de soixante hommes selon l'historien Alfred Héraut. Elle ne peut résister longtemps aux protestants de l'armée de Coligny qui pillent la ville et ses bâtiments religieux. Le faubourg Sainte-Catherine est incendié. Les lieux de culte protestant manquant alors, l'église Saint-Jacques se transforme en un temple protestant de juillet à décembre 1569. Châtellerault est

reprise par les catholiques en février 1570. Les troubles se poursuivent jusqu'aux dernières années du 16^e siècle.

Un « compromis » national est rédigé à Châtellerault et présenté à Nantes le 13 avril 1598. Henri IV signe ce texte qui devient l'édit de Nantes. Cet édit accorde au catholicisme le statut d'Église d'État tout en cédant des privilèges religieux, juridiques et politiques au protestantisme. Le but est de permettre une cohabitation pacifique entre catholiques et protestants. Cet équilibre précaire est mis à mal par le règne de Louis XIV. Des conversions forcées ou persécutions ont lieu dès 1681 à Châtellerault et dans l'ensemble du Poitou sur les ordres de l'intendant Marillac. En 1685, l'édit de Fontainebleau — ou révocation de l'édit de Nantes — ratifie ces pratiques et oblige les protestants à abjurer leur foi. L'église Saint-Jacques devient le théâtre de conversions.

En dehors de cela, les bribes de mention de Saint-Jacques au 17^e et 18^e siècles concernent essentiellement l'entretien de l'horloge qui requiert un budget annuel au conseil de ville. Du reste, il est probable que peu de détails d'architecture aient changé, ce qui serait en adéquation avec les jugements de voyageurs qui, aux 16^e et 17^e siècles, déplorent l'étroitesse des rues et l'apparence encore médiévale que Châtellerault avait largement conservée.

... JUSQU'À LA RÉVOLUTION

La Révolution marque un nouveau tournant pour l'église Saint-Jacques. Le monument est désigné comme temple de la Raison. Le décret du 7 mai 1794 l'offi-

cialise comme temple du Culte de l'Être Suprême. À travers ce culte, Robespierre entend limiter la déchristianisation et l'athéisme (absence de croyance en l'existence de Dieu, d'une divinité) qui se répand après la Révolution. Autour de la notion essentielle de vertu, il promeut une forme de déisme (croyance en l'existence d'une divinité, mais rejet des dogmes et religions), adaptée — selon lui — à la République. L'église est alors également utilisée comme magasin de fourrage. Des travaux de réparation sont réalisés durant cette période : des fenêtres sont bouchées et les murs sont recouverts de plâtres. Ces changements d'affectation lui assurent une fréquentation qui justifie son maintien et sa restauration. Ils ont certes pu avoir des effets délétères sur l'édifice, mais ses décors et son état global étaient certainement déjà médiocres.

ABANDON, RESTAURATION OU RECONSTRUCTION : LES ÉGLISES DE CHÂTELLERAULT AU 19^e SIÈCLE

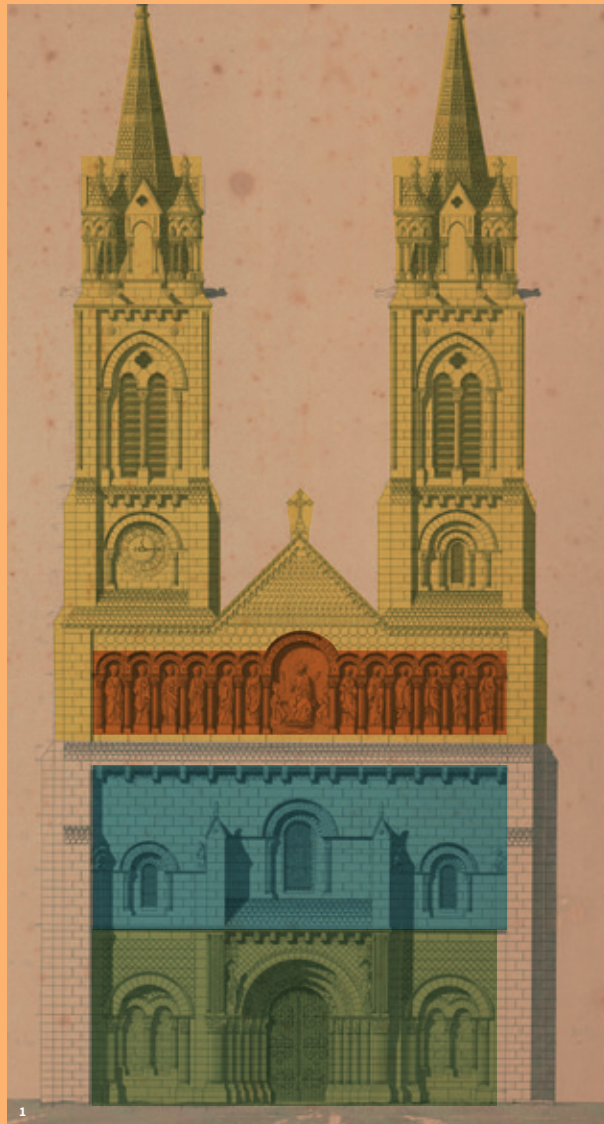
« L'église de Saint-Jacques de Châtellerault [...] est dans le plus triste état de dégradation et de ruine. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet édifice menace de tomber sur la tête des passants [...] Nous attendons [une période plus prospère financièrement], mais le mal s'aggravait et dernièrement un éboulement considérable est venu nous avertir que si nous ne nous hâtons d'apporter un prompt remède en faisant une réparation générale, tout l'édifice avant peu s'en irait en ruine. » Lettre du Conseil de la fabrique de l'église de Saint-Jacques de

Châtellerault au ministre des Cultes, 1851.

Au 19^e siècle, Châtellerault est marquée par l'implantation et les développements successifs de la manufacture d'armes. La situation globale de la ville et de ses lieux de cultes a bien changé par rapport à la configuration du 17^e siècle du plan ci-contre. Saint-Romain et Notre-Dame sont abandonnées. Il reste deux églises sur la rive droite, Saint-Jean-Baptiste et Saint-Jacques, et de l'autre côté de la Vienne, Saint-Jean-L'Évangéliste. Aucune de ces trois églises ne conserve son apparence d'avant la Révolution. La destruction des murailles médiévales et l'expansion des nouveaux quartiers autour de la promenade Blossac amène à désorienter l'église Saint-Jean-Baptiste (traditionnellement, le chœur des églises est tourné vers l'Est, vers Jérusalem. Celui de Saint-Jean-Baptiste donnait sur les murailles et leur disparition fait que la position de l'entrée et du chœur est inversée lors des travaux de 1865). Pour répondre au développement de Châteauneuf et à celui de la manufacture d'armes, une nouvelle église dédiée à Saint-Jean-L'Évangéliste est construite dès 1875, avant la démolition de l'édifice originel en 1878. Alors qu'elle avait pu être dans l'ombre de Notre-Dame durant les siècles précédents, l'église Saint-Jacques apparaît ainsi au 19^e siècle comme siège de l'archiprêtre et principal édifice religieux de Châtellerault. Ce statut est largement utilisé par la **Fabrique** Saint-Jacques, tandis que, en ce milieu du 19^e siècle, le temps est venu de réaliser de grands travaux.



La façade de l'église Saint-Jacques et ses modèles



1. Projet de façade de Saint-Jacques de Châtellerault par Godineau de la Bretonnerie, 1852

2. Notre-Dame-la-Grande de Poitiers

3. Saint-Jouin-de-Marne

4. Saint-Pierre d'Angoulême



SAINT-JACQUES : UNE RESTAURATION SOUS L'ÉGIDE DE L'ARCHIPRÊTRE ET DU CONSEIL DE FABRIQUE

Un homme va impulser et diriger énergiquement la restauration du monument : Auguste Boislabeille. Né à Loudun le 14 juin 1797, il effectue l'ensemble de son sacerdoce à Châtellerault. D'abord nommé prêtre et vicaire de Saint-Jean-Baptiste le 16 juin 1821, il devient curé de Saint-Jean-l'Évangéliste deux ans plus tard, puis accepte la charge d'archiprêtre de Saint-Jacques le 12 février 1845. À son arrivée, il s'attèle à l'amélioration de l'état de l'église, à commencer par la voûte de la nef qui est refaite en croisées d'ogives de style gothique Plantagenêt (voûtement très bombé dominant en Poitou depuis la fin du 12^e siècle). Il sollicite, dès 1849, par l'intermédiaire de la Fabrique Saint-Jacques, une délibération de la mairie pour des réparations sur la façade, suite à la chute de pierres du cadran de l'horloge. Il fait appel aux talents du peintre poitevin **Honoré Hivonnait** afin de réaliser un Chemin de croix destiné pour les bras du transept. Ces premières actions ne sont qu'un prélude à l'étendue des travaux qui s'annoncent. Aux côtés d'Auguste Boislabeille, son neveu Jean-Baptiste — vicaire de Saint-Jacques et passionné d'architecture et d'archéologie — joue un rôle prépondérant.

L'ensemble des biens affectés à l'église paroissiale est administré par le **Conseil de fabrique** qui organise les cérémonies, entretient l'édifice et gère ses comptes. À l'orée des restaurations, la trésorerie s'avère insuffisante pour assumer l'intégralité des travaux. Le Conseil de fabrique se mobilise pour réunir les sommes man-

quantes : il parvient à rassembler 10 000 francs grâce à une loterie et des donations, obtient un financement de la Compagnie de chemin de fer de Paris à Orléans dont la ligne Paris-Bordeaux dessert Châtellerault. Il sollicite surtout le soutien de la municipalité, du diocèse, de la préfecture et du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-arts. L'étude de la correspondance du Conseil de fabrique révèle que, parmi ces interlocuteurs, les trois premiers sont acquis à cette cause et donnent dans la limite de leurs moyens respectifs. Le ministère des Cultes, au contraire, se montre récalcitrant et refuse toute subvention, malgré trois tentatives de demande.

PLUS QU'UNE RESTAURATION, UN « EMBELLISSEMENT »

Le ministère campe sur ses positions et se désolidarise du dessin élaboré par l'architecte **Henri Godineau de la Bretonnerie**. L'objet des critiques est avant tout l'ornementation « dispendieuse » et « de luxe » qui tend à imiter Notre-Dame-la-Grande de Poitiers. Prosper Mérimée écrit ainsi le 19 juillet 1852 :

« J'ai vu le projet de Châtellerault, il m'a paru à peu près identique au 1^{er}, c.-à-d. fort médiocre, les tours sont horribles et l'architecte détruit précisément ce qui avait un peu d'originalité dans la façade : les fenêtres en ogive à droite et à gauche de la grande fenêtre du XV^e. Elles m'ont paru du XIII^e, mais le dessin est si dépourvu de caractère qu'il est difficile d'en juger. Ce qui passe la permission c'est la malencontreuse idée de faire en copie et en laid une copie de ND. Et l'ecclésiastique qui fait 12 statues pour 3000 f! en

vérité si la Fabrique de Châtellerault veut faire joujou, il faut qu'elle s'amuse avec ses fonds et qu'elle n'en demande pas au gouvernement.»

Les nombreux échanges écrits qui ont découlé de ce jugement ont été conservés et sont d'un grand intérêt, car le Conseil de fabrique y explique les choix qui ont mené au projet présenté. Dès le départ, afin d'élaborer puis de justifier le parti architectural de la restauration, une commission archéologique avait été formée pour étudier l'existant et, en l'occurrence, les ornements fortement altérés de la façade. Le constat est tout aussi décevant pour l'intérieur. Il permet difficilement de tirer des conclusions. L'architecture et les décors ont été endommagés par le temps, par les plâtres mis à la Révolution et par le salpêtre. Une description contemporaine évoque tout de même la diversité des motifs romans peuplant les chapiteaux : oiseaux (colombes buvant au calice, pélican déchirant ses flancs pour nourrir sa progéniture, hiboux) ; animaux tels que chiens, lions, griffons ; visages humains et personnages plus mythologiques comme des sirènes ou des femmes allaitant des serpents ainsi que diverses figurations de démons, le tout présentant une qualité d'exécution égale à celle des ornements de l'Octogone de Montmorillon, chapelle romane célèbre pour les sculptures fantastiques de ses modillons.

La commission archéologique et l'architecte de la ville, **Henri Godineau de**

la Bretonnerie, ne se limitent cependant pas à l'étude du bâti de l'église. Ils sillonnent la région et se réfèrent à d'autres exemples d'édifices romans pour compléter et préciser le projet : Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, Saint-Pierre d'Angoulême et l'Octogone de Montmorillon sont les plus connus. L'abbatiale de Saint-Jouin-de-Marnes et l'église Sainte-Radegonde de Poitiers ont aussi un impact significatif. Les plans comme la façade actuelle montrent que, si le premier registre de la façade, de part et d'autre du portail, prend indéniablement pour modèle Notre-Dame-la-Grande, l'organisation globale et particulièrement la disposition des baies, doit beaucoup à la façade occidentale de l'abbatiale Saint-Jouin-de-Marnes. Les proportions de la façade occidentale peuvent rappeler celles de la Basilique de Saint-Denis dans le projet de restauration signé par Eugène Viollet-le-Duc.

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES, RÉVÉLATRICE DES DOCTRINES ET PRATIQUES DE RESTAURATION ET DE CONSERVATION DU 19^e SIÈCLE

Ce choix de multiplier les modèles architecturaux est justifié et cohérent pour l'étude de style. Cependant celui-ci amène à des ajouts et modifications de la façade originelle, sur lesquels se cristallisent les critiques de Prosper Mérimée. Il qualifie de « *pastiche de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers* » l'ensemble



1. Projet de Viollet-le-Duc pour la reconstruction de la façade de la basilique Saint-Denis

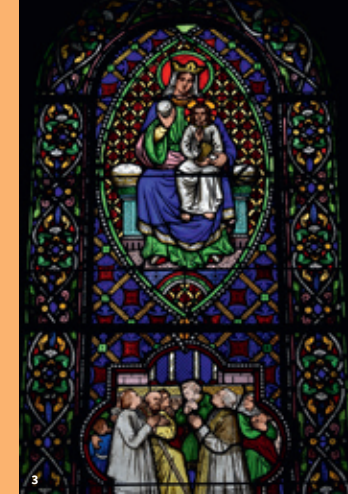


2. Photographie de l'église avec ses flèches (entre 1861 et 1874)

statuaire représentant Jésus-Christ siégeant en majesté entouré des apôtres. L'autre sujet qui suscite l'agacement de Mérimée est la suppression de certaines traces de travaux antérieurs et plus particulièrement ceux de la grande fenêtre du 15^e siècle.

À lui seul, ce sujet illustre les dissensions qui font rage parmi les architectes du 19^e siècle. Certains suivent le peintre et critique d'art britannique John Ruskin. Ils sont partisans de la simple consolidation ou stabilisation des monuments sans les modifier au point à ce qu'ils restent des ruines romantiques. D'autres préfèrent l'intervention et la modification à l'image d'Eugène Viollet-le-Duc qui affirme que « restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui

peut n'avoir jamais existé ». Le Conseil de fabrique de l'église Saint-Jacques, de son propre chef, ou sous l'influence de son architecte, Henri Godineau de la Bretonnerie, a clairement une prédilection pour la doctrine d'Eugène Viollet-le-Duc. Le conseil cherche à constituer une « unité harmonieuse » pour la façade, en prenant pour référence la « pureté de style » du portail et en effaçant les traces postérieures qui dénaturent la façade selon eux. Pour exemple, dans le projet de Boislabaille, les tours nord et sud et leurs flèches sont des jumelles alors que les rares dessins antérieurs montrent que les toitures étaient de tailles et de formes radicalement différentes. Auguste Boislabaille maintient son idée en dépit des réticences du ministère des Cultes et déclare : « nous prenons l'engagement



1. Le Christ en majesté, entouré de ses apôtres
2. Vitrail de sainte Cécile, par Francis Chigot
3. Vitrail de la vierge en majesté, avec l'enfant Jésus, par les ateliers Lobin

d'appliquer toutes nos ressources futures à terminer cette œuvre qui fera incontestablement de l'église Saint-Jacques le plus beau monument de notre cité, et un des plus remarquables du pays».

LABOUTISSEMENT : UNE QUASI-RECONSTRUCTION

Le résultat de cette restauration, dont l'importance l'a fait qualifier de « reconstruction » dès sa finalisation, est un édifice avec une **façade harmonique** et deux hautes tours dont les flèches paraissent disproportionnées. L'organisation du corps central de la façade se lit aisément : le portail d'entrée, avec ses quatre archivolttes, déploie la diversité des motifs chers à l'art roman, comme des représentations animales, florales et chimériques. La porte en bois sculpté aux ferrures ouvragées met en avant saint Jacques, qui accueille le pèlerin dans son église, tandis que les statues en pierre sur les colonnettes qui encadrent le portail font référence aux sanctuaires les plus proches du chemin de Compostelle : Saint-Martin (Tours) et Saint-Hilaire (Poitiers). Leur position surélevée invite à regarder plus haut, vers la statue du Christ en majesté

puis le fronton triangulaire avec son horloge Gourdin et, au sommet, la croix symbole du martyre et du christianisme. La poussée verticale ainsi réalisée est complétée par la présence, de part et d'autre du Christ, d'arcatures renfermant la galerie des douze apôtres : l'ensemble de cette narration visuelle forme une croix latine et rappelle en outre le plan de l'église. La façade entière, en dehors des baies, arcatures et statuaires, est ornée de motifs d'écaillés, de losanges, de disques et de chevrons. Une Vierge à l'Enfant orne le tympan du portail méridional. À l'intérieur, chapiteaux, modillons et autres décors sculptés sont l'œuvre de M. Janvier et incorporent en plus des personnages et animaux fantastiques quelques scènes bibliques à l'image du sacrifice d'Abraham. L'apparence qu'adopte le monument à la fin de ces travaux fait la fierté d'Auguste Boislabaille. Malheureusement, les murs de la partie haute des tours sont « trop faibles et trop évidés » par rapport à la fois au poids conséquent du carillon qu'ils contiennent et aux lourdes flèches qu'ils supportent. La manifestation de fissures dans les tours impose, dès 1874 et suivant la recommandation d'Anatole de Baudot, inspecteur général des édifices diocésains et

des monuments historiques, la consolidation des murs et la démolition complète des hautes flèches érigées 13 ans plus tôt. Cette démolition ne ternit pas pour autant l'éclat de l'église qui continue d'être embellie par un nouvel architecte, **Eugène Colombet**.

LE PATRIMOINE MOBILIER DE L'ÉGLISE

La restauration du 19^e siècle ne se limite pas au bâti. Le vitrail prend une place prépondérante. La majorité des vitraux est conçue par le prolifique atelier Lobin (Tours) dont les réalisations sont très largement diffusées et symbolisent à elles seules le renouveau de l'art du vitrail à cette époque. L'église Saint-Jacques présente, pour les baies étroites en plein cintre, des motifs géométriques accompagnés de motifs floraux, tandis que celles plus larges accueillent des décors historiés racontant la vie des saints et des grands personnages de la Bible. D'autres vitraux plus récents ont trouvé leur place au sein de l'église. En 1926, Francis Chigot, l'un des verriers les plus réputés du 20^e siècle et habitué aux chantiers de monuments historiques, réalise le vitrail représentant sainte Cécile, patronne des

musiciens. Le vitrail central du chœur présentait initialement saint Jacques, mais l'emploi de la couleur verte pour sa tunique — pourtant emblématique de la Vie nouvelle et de la nature — fut associé par certains ecclésiastiques à Satan. La polémique s'éteint lorsque le vitrail est remplacé en 1957 par une création de Paul Bony. Maître-verrier attiré d'Henri Matisse et reconnu comme une des grandes figures du renouveau de l'art religieux au 20^e siècle, il offre une crucifixion au rouge vif dominant. L'ensemble du mobilier, à l'image des stalles, est dessiné par l'architecte Eugène Colombet et réalisé par l'entreprise Trinité et Machel. Les deux autels sont d'époques et de styles différents. Celui du 19^e siècle arbore un style néo-roman avec une représentation de la multiplication des pains. Celui du 20^e siècle décline une esthétique plus sobre et moderne grâce à l'utilisation de céramique colorée de la poterie Courcoule de Chambon. Le dallage du chœur est produit par la Manufacture de carrelages mosaïques de Paray-le-Monial.

Le Chemin de croix peint à même les murs par l'artiste poitevin Honoré Hivonnait en 1853-54 orne les murs du transept de l'église. Les peintures à l'huile font 2 mètres de haut et



1. Statue de sainte Radegonde



2

2. Statue de saint Jacques

reprennent l'iconographie traditionnelle de la Passion du Christ, de son jugement à la Crucifixion. Des éléments en trompe-l'œil complètent l'ensemble.

La chapelle Saint-Joseph se distingue par son décor Renaissance avec niche à statue ainsi que les liernes et tiercerons de sa voûte. La chapelle du Sacré-Cœur dispose d'un bel autel néo-gothique éclairé par le vitrail illustrant ce même sujet.

Parmi les tableaux qui agrémentent les murs plusieurs retiennent l'attention : le tableau votif avec une Glorification de Marie, offert par la ville de Châtellerauld suite à une épidémie de peste en 1632, ainsi que l'Annonciation du début du

17^e siècle et les Saintes femmes au tombeau, tableau de 1846 par Louis Bauderon, élève d'Eugène Delacroix. Pour ce qui concerne la statuaire, la plus célèbre est sans conteste le saint Jacques en bois polychrome (17^e siècle). D'autres comme la statue de sainte Radegonde du 17^e siècle en bois doré illustrent des cultes plus locaux. Son tombeau étant à l'église du même nom à Poitiers, elle tient une place privilégiée dans le cœur des Poitevins. Elle est ainsi à la fois représentée dans un vitrail, sur son autel dédié où elle est entourée de son biographe Venance Fortunat et de l'historien et évêque Grégoire de Tours.

GLOSSAIRE

Bollée (famille) : Dynastie d'inventeurs, ingénieurs et industriels du Mans. Figures de portée nationale sinon internationale. Dès le début du 18^e siècle, Jean-Baptiste Bollée est signalé comme saintier (maître-fondeur de cloches itinérant), mais c'est au 19^e siècle que la famille va se spécialiser dans la fonte des cloches génération après génération. Leur activité se diversifie principalement vers la construction de béliers hydrauliques (dont un est inauguré en 1968 à Châtellerauld), d'éoliennes (dont une installée en 1874 est toujours en place, en Grand Châtellerauld, à Dangé-Saint-Romain) et vers l'automobile.

Pour en savoir plus : *du carillon à l'automobile, les Bollée à Châtellerauld. Catalogue de l'exposition annuelle, Musée Auto-Moto-Vélo, Pays châtellerauldais, 2012 ; Les Bollée, Catalogue des fonds d'archives privées, Archives départementales de la Sarthe, Le Mans, 2016.*

Colombet, Eugène (1861-1918) : Ingénieur des Arts et des Manufactures par sa formation, Eugène est finalement architecte et s'installe à Châtellerauld en 1887. Il y devient l'un des principaux architectes de la charnière entre 19^e et 20^e siècles, réalisant de nombreux bâtiments aux styles allant du néo-gothique à l'art nouveau : l'actuel nouveau théâtre (1895), le Grand Hôtel Moderne (1901), la demeure du 63, avenue Leclerc ou l'immeuble au 28, place Duplex. Il est l'auteur des travaux d'embellissement de l'église Saint-Jacques, notamment le mobilier du chœur, et est enterré dans le cimetière paroissial.

Conseil de fabrique / Fabrique : La Fabrique, au sein d'une communauté paroissiale catholique, désigne un ensemble de « décideurs » (clercs et laïcs) nommés pour assurer la responsabilité de la collecte et l'administration des fonds et revenus nécessaires à la construction, l'entretien

des édifices religieux et du mobilier de la paroisse. Les membres de la Fabrique sont donc des administrateurs appelés « marguilliers » ou « fabriciens ». Les revenus de la Fabrique proviennent des quêtes et des offrandes, mais pas seulement. Les Fabriques sont supprimées par la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905.

Façade harmonique : Façades où les divisions verticales et les niveaux successifs expriment parfaitement la structure et l'élévation des nefs. Ces types de façades apparaissent en Normandie au 11^e siècle avant d'être diffusés plus largement et d'évoluer tout au long du Moyen Âge

Godineau (de la Bretonnerie), Henri-Alexandre (1810-1885) : Diplômé de l'école des Beaux-Arts, parisienne, Henri-Alexandre Godineau devient architecte voyer de la ville de Brive en 1839, puis est nommé architecte de la ville de Châtellerauld en 1859. Il collabore avec son frère Louis à la réalisation du premier casino de Monte-Carlo. Ayant été, avant 1850, inspecteur des édifices diocésains de Paris, il est ensuite particulièrement prolix en construction de monuments culturels : temples protestants de Chenay et Sepvret, église paroissiale Saint-Germain de Noirlieu, de Saint-Édouard d'Exoudun et bien sûr Saint-Jacques de Châtellerauld.

Hivonnait, Honoré (1812-1879) : Artiste polyvalent, à la fois peintre, sculpteur, verrier et photographe, Louis Honoré Hivonnait est également directeur de l'école de dessin, sculpture et architecture de Poitiers et membre fondateur de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Il participe à la restauration des peintures murales de Notre-Dame-la-Grande et Sainte-Radegonde de Poitiers (1847-1849) et s'illustre à Châtellerauld par le fronton du Palais de Justice — actuel hôtel de ville — (1851) et plusieurs décors de l'église Saint-Jacques, notamment le Chemin de croix peint, ce qui lui vaut le titre de peintre imagier du diocèse.

LE CARILLON



1. Cloches avec leurs câbles métalliques

Carillon (du latin, « ensemble de quatre cloches »)
 Ensemble de cloches accordées à plusieurs tons, permettant d'obtenir des mélodies. Sonnerie de cloches, vive et gaie, pour les événements joyeux : baptêmes, mariages, etc.
 Dictionnaire culturel du Christianisme

C'est à l'époque carolingienne que se diffuse l'usage des cloches. En plus des sources écrites, des cloches et moules à cloches des 9^e et 10^e siècles sont conservés. Les textes connus concernant Saint-Jacques ne mentionnent pas spécifiquement de cloches, ce qui est cependant certain, c'est qu'avant la restauration du 19^e siècle, l'église dispose de quatre cloches : une première, la plus lourde de 850 kg et datant de 1408, une seconde pesant 700 kg fondue en 1619, une troisième de 500 kg et baptisée Marie en 1810, une quatrième de 625 kg de 1840. Les plus anciennes avaient été préservées de la fonte à la Révolution car la première servait de timbre à l'horloge et la seconde

sonnait pour annoncer les réunions. Les timbres de ces quatre cloches n'étant pas accordés, l'abbé Boislabaille profite de l'ampleur de la restauration pour les vendre à diverses paroisses de la région. La première à Bourg-Archambault, la deuxième à Beaumont, la troisième à Lésigny-sur-Creuse et la dernière à Irais. Dans un article qu'il écrivit, il explique que l'idée du carillon a germé dans son esprit après avoir entendu un Inviolata joué à Angers, puis des années plus tard, à l'écoute d'une mélodie exécutée par un campanile à l'heure de l'Angelus. Suite à la restauration de la façade, Boislabaille entreprend la réorganisation des deux tours pour préparer l'accueil d'un carillon.

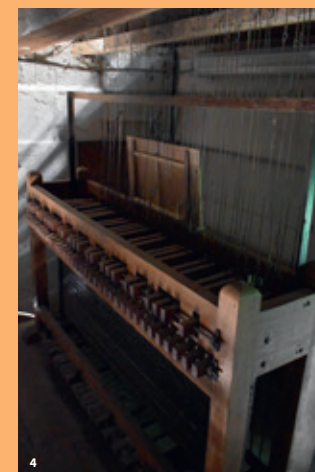
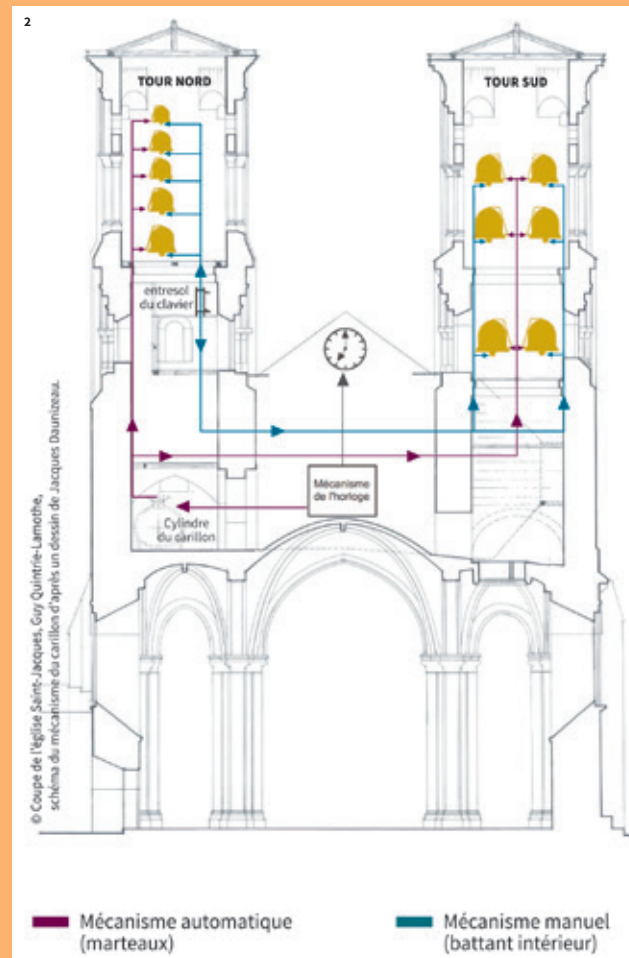
« MAIS SURTOUT, Ô CLOCHES BÉNIES,
 SALUEZ DE VOS SYMPHONIES
 CES PRÊTRES DONT LE DÉVOUEMENT
 RELEVANT LE TEMPLE EN RUINES,
 VOUS MÊLE À CES FÊTES DIVINES
 COMME UN MERVEILLEUX INSTRUMENT »

J-B Chauvin, ancien vicaire
 de Saint-Jacques de Châtellerault
 et curé de Persac

2. Schéma du carillon, mécanisme et répartition des cloches entre les deux tours.

3. Bourdon « Jean »

4. Clavier du carillon



DU MANS À CHÂTELLERAULT, DE LA FONDERIE BOLLÉE AUX TOURS DE SAINT-JACQUES

Il fait rapidement appel à la dynastie de fondeurs de cloches **Bollée**, basée au Mans et déjà connue à Châtellerault pour avoir réalisé trois cloches pour Saint-Jean-Baptiste en 1843. Au moment où Boislabaille le sollicite, Bollée vient d'achever le carillon de Châlons-en-Champagne avec ses 56 cloches. Boislabaille a pour intention de négocier un prix en deçà de celui qui fut appliqué à Châlons. Grâce à la vente des quatre anciennes cloches, il réussit à financer uniquement les six cloches de volée. Pour les 44 cloches restantes, Boislabaille lance, lors de son discours de Pâques 1866, un appel à la charité qui rencontre l'enthousiasme des paroissiens. Dans les semaines suivantes, il frappe aux portes des fidèles et, bien accueilli, recueille les fonds nécessaires.

Les 50 cloches du carillon sont fondues en 1867, la plus grande étant le bourdon de deux tonnes nommé Jacques et la plus petite, la cloche Élisabeth, ne pesant que 15 kg. La célébration de bénédiction des cloches est organisée le 13 novembre 1867 et réunit les évêques de Poitiers, Angoulême et Hébron. Ils sont accompagnés de plus de 150 prêtres du diocèse, des bienfaiteurs, des parrains et marraines des cloches ainsi que de membres de la municipalité et de paroissiens. L'église est décorée pour l'occasion avec des guirlandes de verdure et de fleurs, des oriflammes, des draperies et des festons. Les cloches elles-mêmes sont accrochées dans toute la longueur du transept. Chaque cloche dispose

d'un nom, systématiquement féminin, et généralement formé par le prénom de la marraine et la version féminisée du prénom du parrain. Cet usage donne des dénominations telles qu'Alexandrine-Marie-Pauline-Alphonsine, Marie-Augustine, Pauline-Henriette ou encore Pascaline-Adrienne.

Après ces grands événements, les cloches sont progressivement hissées dans les tours. Les six plus grosses cloches sont placées dans la tour sud, tandis que les 44 autres de tailles plus modestes sont installées dans la tour nord.

LE CARILLON BOLLÉE : UN ENSEMBLE COMPLEXE

La tour méridionale accueille deux structures pour suspendre les cloches : le beffroi inférieur en acier et le beffroi supérieur en bois. L'ensemble des cloches de volée — oscillant sur leur axe et le battant libre frappant l'intérieur — permet d'émettre les 6 notes les plus graves du carillon — Do, Ré, Mi, Fa, Sol et La — mais sert aussi à l'usage cultuel et paroissial.

Les cloches de la tour septentrionale sont uniquement destinées à l'usage du carillon (notes Si b, Si, Do, Ré, Mi b, Mi, Fa, et la suite chromatique jusqu'au cinquième Sol #). Elles sont suspendues à un beffroi en bois et métal présentant de multiples niveaux. Fixes en tintement, des marteaux (mode automatique) ou des battants (internes ou externes selon la taille des cloches) sont actionnés via un ensemble de fileries. Le mode automatique est joué par un impressionnant cylindre à picots amovibles contrôlant 102 marteaux et

dont le fonctionnement s'apparente à celui d'une boîte à musique. Son déclenchement est commandé par l'horloge de l'église imaginée spécialement à la demande du fondeur du carillon. Construite par les établissements Gourdin, cette horloge est placée entre les deux tours. Le jeu automatique sonne pour la première fois le 6 septembre 1868. À l'origine, le carillon jouait trois fois par jour : à 8 heures, à midi et à 18 heures. Les airs joués étaient différents et répartis autour du cylindre. L'ensemble était entraîné par un système de contrepoids. Le tout devait être remonté chaque semaine au moyen d'une manivelle jusqu'à ce qu'un moteur électrique soit choisi.

La machine à carillonner est inaugurée en août 1869. Véritable invention des Bollée, cette machine permet de jouer

du carillon à partir d'un simple clavier de type piano. Ce dernier cache une machinerie imposante et complexe. Insuffisamment employée, la machine à carillonner est remplacée en 1952 par un jeu manuel traditionnel qui use quant à lui d'un clavier à coups de poing. D'une étendue totale de 190 cm, ses touches sont des bâtons cylindriques de 2 cm de diamètre environ. Les notes les plus graves, qui correspondent aux cloches les plus lourdes, peuvent être commandées par un pédalier. Cette même année, l'entreprise Paccard installe aussi deux cloches supplémentaires. En dépit des modifications du 20^e siècle, le carillon de Saint-Jacques est le plus complet des carillons Bollée conservés en France à ce jour, ce qui ajoute à son caractère exceptionnel en tant que témoin de l'art campanaire du 19^e siècle.



Tambour de sonnerie

DES RÉPARATIONS AUX RESTAURATIONS : LES 20^E ET 21^E SIÈCLES

Suite à la considérable restauration du 19^e siècle, l'église Saint-Jacques a pu être sous son meilleur jour pendant plusieurs décennies. L'entretien régulier de l'ensemble campanaire permet le fonctionnement du carillon pendant 60 ans. En 1928, l'apparition d'un problème mécanique empêche l'émission automatique des sons, mais son actionnement manuel reste opérationnel. La tentative de restauration intervenue vingt ans plus tard ne résolut pas cet incident. Heureusement, durant tout ce temps, un carillonneur continua à faire vivre l'instrument.

PROTECTIONS AU TITRE DES MONUMENTS HISTORIQUES ET SUIVI DES TRAVAUX

L'édifice est depuis le 25 octobre 2018 inscrit au titre des monuments historiques, tandis que l'ensemble campanaire est un objet classé au titre des monuments historiques depuis le 14 mars 1980. La restauration entreprise a pour but de remettre en état le carillon et l'architecture qui l'abrite. L'importance de la restauration impose outre l'intervention d'un architecte du patrimoine — Dodeman architecture et patrimoine — comme maître d'œuvre — deux assistances à maîtrise d'ouvrage entrent en jeu : une pour la pierre, assurée par la société Anaglyphe, l'autre pour

l'ensemble campanaire, avec l'expert campanaire agréé du ministère de la Culture, Hervé Gouriou.

Plus concrètement, pour la façade, la principale menace pour les pierres poreuses comme le tuffeau est l'eau, qu'il s'agisse d'eau de ruissellement, de vapeur d'eau ou de remontée capillaire. Elle peut favoriser le développement de végétations et micro-organismes. La pollution, les changements de température (gel/dégel, jour/nuit, été/hiver), le sel, les incendies ou encore les autres matériaux en contact avec la pierre peuvent chacun abîmer la pierre et/ou empirer les effets d'un contact avec l'eau. Les types d'altérations sont de trois natures : la desquamation, qui fait que la pierre se désagrège en plaques, la couche inférieure devenant sableuse ; la pulvérulence qui la transforme en poussière ; l'alvéolisation qui forme des cavités.

Dans le cas présent, il s'agit, entre autres, de remédier à des réparations antérieures employant du ciment — un matériau non respirant — et des armatures métalliques. Il faut également résoudre les incompatibilités entre le tuffeau de l'appareil d'origine et les parements extérieurs en tuffeau du 19^e siècle et du 20^e siècle, les différences de dureté et de qualité (porosité et densité) ayant accéléré les altérations de la pierre. En se référant à l'appareil d'origine, les pierres



1. Altérations visibles des pierres de la façade



2. Le carillon avant restauration

de parement sont soit restaurées, soit remplacées. Pour empêcher un contraste entre celles-ci, une patine à l'eau de chaux est appliquée afin d'uniformiser l'ensemble. Les réparations de la toiture se concentrent au niveau des noues et des solins, en plus de révisions des pans d'ardoises et des descentes en zinc.

En ce qui concerne le carillon, l'amélioration de ses conditions de conservation passe par la modification des parties hautes des tours : réfection des abat-sons en bois, mise en place de grillages supplémentaires pour éviter les intrusions de volatiles, révisions des menuiseries. En revanche, afin de préserver les parties historiques de l'instrument, les interventions sont aussi légères que possible. La révision complète du carillon impose le démontage et le remontage après restauration, des parties mécaniques et des cloches. Ainsi restauré, l'ensemble concilie le souhait de garder un état de fonctionnement

au plus proche de celui d'origine à celui de l'adapter aux normes actuelles. L'intégration des grosses cloches de la tour sud au futur clavier coup de poing par l'intermédiaire d'une transmission électrique en est un bon exemple.

Les travaux qui s'échelonnent de 2022 à 2024 (selon la durée prévisionnelle de 2 ans) sont financés grâce à l'État, à la région Nouvelle-Aquitaine, au département de la Vienne, à la Fondation du patrimoine et à la Mission Bern. Comme lors de la grande restauration du 19^e siècle, une souscription permet à tous de participer et de s'inscrire dans l'histoire de l'un des édifices les plus anciens et remarquables de Châtelleraut. Plus d'un siècle et demi après le lancement de la grande campagne de restauration qui a complètement changé son visage, ces nouveaux travaux font revivre pleinement Saint-Jacques, contribuant ainsi au rayonnement de son architecture et au réveil des douces mélodies de son carillon.

« L'ÉGLISE DE SAINT-JACQUES EST LA PRINCIPALE DE LA VILLE DE CHÂTELLERAULT [⊙⊙⊙] ELLE EST REMARQUABLE PAR SA BELLE ARCHITECTURE ROMANE »

Louis-François-Désiré-Édouard Pie, évêque de Poitiers
Lettre du 11 mai 1854

La communauté d'agglomération de Grand-Châtelleraut appartient au réseau national des **villes et pays d'art et d'histoire**

Le ministère de la Culture, direction générale des patrimoines, attribue l'appellation Ville et Pays d'art d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et les pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 202 Villes et Pays d'art et d'histoire vous offre son savoir-faire en métropole et outre-mer.

À proximité

Angoulême, Cognac, Poitiers, Rochefort, Royan, Saintes, Thouars, les pays de Charente-Limousine, du Confolentais, du Montmorillonnais, de l'Île de Ré, de Vienne et Gartempe, de Parthenay-Gâtine bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

Et aussi dans la Région Nouvelle-Aquitaine

Bayonne, Béarnes-des-Graves, Bergerac, Bordeaux, Limoges, Pau, Périgueux, La Réole, Sarlat, les pays du Grand-Villeneuvois, des Hautes terres de Corrèze et Ventadour, de Mont-et-Barrages, de Pyrénées-Béarnaises, de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure et de Vézère-Ardoise.

Rédaction : Yann Kergourlay, Nicolas Courteix et Emmanuelle Plumet

Crédits photos : sauf mention contraire ©

Service Patrimoine - Pays d'art et d'histoire, Communauté d'agglomération de Grand Châtelleraut, 2021

Aquilon : p.6

Bibliothèque Nationale de France / Gallica : p.2, p.6

Centre des Archives du Pays Châtelleraudais : p.9

DRAC Nouvelle Aquitaine : p.6

Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général du patrimoine culturel - C. Rome : p.10

Mise en page : Catherine Balme d'après Des Signes Studio - Muchir Desclouds 2018